

LITTÉRATURE ET REVOLUTION

de Léon TROTSKY (1)

Il a fallu quarante ans pour que cet ouvrage de Léon Trotsky soit publié en France. Son sujet était pourtant de nature à susciter une vive curiosité dans les milieux intellectuels de ce pays. Mais le courage de braver l'anathème dont était frappé Trotsky faisait trop souvent défaut.

Pour être resté si longtemps sous le boisseau ce livre n'a pourtant pas perdu de sa fraîcheur, de sa vitalité, ni même de son actualité. Les développements négatifs survenus en U.R.S.S. dans le domaine de la littérature et des arts ne donnent que plus de force aux arguments de Trotsky. On mesure également le monde qui sépare la révolution russe dans ses premières années de l'ère stalinienne et khrouchtchevienne. Et Trotsky va au fond du problème lorsqu'il écrit beaucoup plus tard, en juin 1938, toujours à propos de l'art et de la révolution, que « la lutte idéologique entre le trotskysme et le stalinisme n'est pas basée uniquement sur une opposition dans la conception des objectifs des partis, mais sur une opposition dans la conception générale de la vie matérielle et spirituelle de l'humanité. »

Nous entreprendrons dans notre prochain numéro une analyse détaillée de l'ouvrage de Trotsky et nous nous bornerons aujourd'hui à en reproduire certains extraits. Au livre proprement dit, précédé d'une remarquable préface de Maurice Nadeau, ont été ajoutés d'autres travaux de Trotsky dont, notamment, certains chapitres d'un autre volume inédit en France : « Questions de la vie quotidienne », qui date de 1923. On y trouvera encore une série d'articles écrits en diverses circonstances, en exil, et consacrés, entre autre, à la critique d'œuvres de Malraux, de Céline et de Silone.

L'idée fondamentale que Trotsky avance dès 1924 et qu'il reprend, avec plus de force et d'insistance en 1938, c'est que les communistes doivent accorder une liberté totale d'autodétermination dans le domaine de l'art.

M. A.

Art révolutionnaire et art socialiste

... L'art de la révolution, qui reflète ouvertement toutes les contradictions d'une période de transition, ne doit pas être confondu avec l'art socialiste, dont la base manque encore. Il ne faut cependant pas oublier que l'art socialiste sortira de ce qui se fait durant cette période de transition.

En insistant sur une telle distinction, nous ne montrons aucun amour pour les schémas. Ce n'est pas pour rien qu'Engels caractérisa la révolution socialiste comme le saut du règne de la nécessité au règne de la liberté. La révolution n'est pas encore le « règne de la liberté ». Au contraire, elle développe au plus haut degré les traits de la « nécessité ». Le socialisme abolira les antagonismes de classe en même temps que les classes, mais la révolution

porte la lutte de classe à son summum. Pendant la révolution, la littérature qui affermit les ouvriers dans leur lutte contre les exploités est nécessaire et progressiste. La littérature révolutionnaire ne peut pas ne pas être imbue d'un esprit de haine sociale, qui, à l'époque de la dictature prolétarienne, est un facteur créateur aux mains de l'histoire. Dans le socialisme, la solidarité constituera la base de la société. Toute la littérature, tout l'art, seront accordés sur d'autres tons. Toutes les émotions que nous, révolutionnaires d'aujourd'hui, légitimons à appeler par leurs noms, tant elles ont été vulgarisées et avilies, l'anité désintéressée, l'amour du prochain, la sympathie, résonneront en accords puissants dans la poésie socialiste.

Un excès de ces sentiments désintéressés ne risque-t-il pas de faire dégénérer l'homme en un animal sentimental, passif, grégaire, comme les nietzschéens le craignent ? Pas du tout. La puissante force d'émulation qui, dans la société bourgeoise, revêt les caractères de la concurrence de marché, ne disparaîtra pas dans la société socialiste. Pour utiliser le langage de la psychanalyse, elle sera sublimée, c'est-à-dire plus élevée et plus féconde. Elle se placera sur le plan de la lutte pour des opinions, des projets, des goûts. Dans la mesure où les luttes politiques seront éliminées — dans une société où il n'y aura pas de classes il ne saurait y avoir de telles luttes — les passions libérées seront canalisées vers la technique et la construction, également vers l'art qui, naturellement, deviendra plus ouvert, plus mûr, plus trempé, forme la plus élevée de l'édification de la vie dans tous les domaines, et pas seulement dans celui du « beau », ou en tant qu'accessoire...

L'homme communiste

... Non, la vie de l'avenir ne sera pas monotone. Enfin, l'homme commencera sérieusement à harmoniser son propre être. Il visera à obtenir une précision, un discernement, une économie plus grande, et par suite, de la beauté dans les mouvements de son propre corps, au travail, dans la marche, au jeu. Il voudra maîtriser les processus semi-conscients et inconscients de son propre organisme : la respiration, la circulation du sang, la digestion, la reproduction. Et, dans les limites inévitables, il cherchera à les subordonner au contrôle de la raison et de la volonté. L'homme sapiens, maintenant figé, se traitera lui-même comme objet des méthodes les plus complexes de la sélection artificielle et des exercices psycho-physiques.

Ces perspectives découlent de toute l'évolution de l'homme. Il a commencé par chasser les ténèbres de la production et de l'idéologie, par briser, au moyen de la technologie, la routine barbare de son travail, et par triompher de la religion au moyen de la science. Il a expulsé l'inconscient de la politique en renversant les monarchies auxquelles il a substitué les démocraties et parlementarismes rationalistes, puis la dictature sans ambiguïté des Soviets. Au moyen de l'organisation socialiste, il élimine la spontanéité aveugle, élémentaire des rapports économiques. Ce qui permet de reconstruire sur de tout autres bases la traditionnelle vie de famille. Finalement, si la nature de l'homme se trouve tapie dans les recoins les plus obscurs de l'inconscient, ne va-t-il pas de soi que, dans ce sens, doivent se diriger les plus grands efforts de la pensée qui cherche et qui crée ? Le genre humain, qui a cessé de ramper devant Dieu, le Tsar et le Capital, devrait-il capituler devant les lois obscures de l'hérédité et de la sélection sexuelle aveugle ? L'homme devenu libre cherchera à atteindre un meilleur équilibre dans le fonctionnement de ses organes et un développement plus harmonieux de ses tissus : il tiendra ainsi la peur de la mort dans les limites d'une réaction rationnelle de l'organisme devant le danger. Il n'y a pas de doute, en effet, que le manque d'harmonie anatomique et physiologique, l'extrême disproportion dans le développement de ses organes ou l'utilisation de ses tissus, donnent à son instinct de vie cette crainte

morbide, hystérique, de la mort, laquelle crainte nourrit à son tour les humiliantes et stupides fantaisies sur l'au-delà. L'homme s'efforcera de commander à ses propres sentiments, d'élever ses instincts à la hauteur du conscient et de les rendre transparents, de diriger sa volonté dans les ténèbres de l'inconscient. Par là, il se haussera à un niveau plus élevé et créera un type biologique et social supérieur, un surhomme, si vous voulez.

Il est tout aussi difficile de prédire quelles seront les limites de la maîtrise de soi susceptible d'être ainsi atteinte que de prévoir jusqu'où pourra se développer la maîtrise technique de l'homme sur la nature. L'esprit de construction sociale et l'auto-éducation psycho-éducation de l'homme communiste développera au plus haut point les éléments vivants de l'art contemporain. L'homme deviendra incomparablement plus fort, plus sage et subtil. Son corps deviendra plus harmonieux, ses mouvements mieux rythmés, sa voix plus mélodieuse. Les formes de son existence acquerront une qualité puissamment dramatique. L'homme moyen atteindra la taille d'un Aristote, d'un Goethe, d'un Marx. Et, au-dessus de ces hauteurs, s'élèveront de nouveaux sommets.

(Moscou, 29 juillet 1924)

L'art doit être libre

(LETTRE A LA REDACTION
DE « PARTISAN REVIEW »)

... La lutte idéologique entre la Quatrième et la Troisième Internationale n'est pas basée uniquement sur une opposition dans la conception des objectifs des partis, mais sur une opposition dans la conception générale de la vie matérielle et spirituelle de l'humanité. La crise actuelle de la culture est avant tout une crise de la direction révolutionnaire. Dans cette crise, le stalinisme est la force réactionnaire la plus importante. Sans un nouveau drapeau et sans un nouveau programme il est impossible de sortir la société de l'impasse. Un pouvoir authentiquement révolutionnaire ne peut ni ne veut se donner la tâche de « diriger » l'art, et moins encore de lui donner des ordres, ni avant ni après la prise du pouvoir. Une telle prétention n'a pu venir à la tête d'une bureaucratie ignorante, impudente, ivre de sa toute-puissance et qui est devenue l'antithèse de la révolution. L'art comme la science, non seulement ne cherchent pas de direction, mais, de par leur nature même, ils ne peuvent en supporter une. La création artistique obéit à ses lois propres même quand elle se met consciemment au service d'un mouvement social. Une création spirituelle authentique est incompatible avec le mensonge, l'hypocrisie et l'esprit d'accommodement. L'art peut être le grand allié de la révolution pour autant qu'il reste fidèle à soi-même. Les poètes, les artistes, les sculpteurs, les musiciens trouveront eux-mêmes leurs voies et leurs méthodes si le mouvement émancipateur des classes et des peuples opprimés dissipe les nuages du scepticisme et du pessimisme qui assombrissent aujourd'hui l'horizon de l'humanité. La première condition d'une telle renaissance c'est le renversement de la tutelle étouffante de la bureaucratie du Kremlin...

Coyoacan (17 juin 1938).
Léon TROTSKY

LES LIVRES • LES LIVRES • LES LIVRES • LES LIVRES

LES PROCÈS DE MOSCOU

présentés par Pierre BROUÉ (1)

« Les procès révélèrent que les monstres trotskystes et boukhariniens, sur l'ordre de leurs patrons des services d'espionnage bourgeois, s'étaient assignés pour but de détruire le Parti et l'État soviétique... Sans doute, ces pygmées de gardes blancs, dont on ne saurait comparer la force qu'à celle d'un misérable moucheron, se considéraient-ils — quelle dérision ! — comme les maîtres du pays... Le tribunal soviétique condamna les monstres boukhariniens et trotskystes à être fusillés. »

Cette aimable prose s'étalait sur plusieurs pages de l'Histoire du Parti Communiste (bolchevik) de l'URSS dans sa version première (1938).

Puis fut publiée une deuxième version post-stalinienne où les développements imaginés sur les « piteux laquais des fascistes » sont condensés en quelques lignes énigmatiques faisant allusion à « la répression massive des adversaires idéologiques du Parti, alors qu'ils étaient politiquement écrasés ». On rassure d'ailleurs sur le champ le lecteur sensible en lui affirmant que « les victimes des répressions injustifiées furent pleinement réhabilitées en 1954 et 1955 ».

C'est au lecteur non tranquillisé qu'il s'adresse le petit livre de Pierre Broué. Alors que les ouvrages de Trotsky, Sedov, Victor Serge sur les procès de Moscou sont difficilement trouvables, Pierre Broué, 300 pages denses et maniables, permet un large public de suivre le déroulement des procès et d'en comprendre les machinations. Il le fait d'ailleurs de façon extrêmement vivante en donnant de copieux extraits du compte rendu sténographique. On s'aperçoit ainsi que, par moments, certains accusés, tels Krestinsky ou Boukharine, n'allaient farouchement tel ou tel point

paraissant mineur puis, à l'audience suivante, faisaient amende honorable. Lors de brefs intermèdes, leur conscience de militant, rongée, étouffée, morcelée par des années de compromissions, de volte-faces et d'opportunisme politique, réapparaissait de façon inattendue et les amenait à nier tel ou tel chef d'accusation. Cela ne durait jamais car il s'agissait des derniers soubresauts d'hommes brisés. Ceux qui n'étaient pas brisés n'eurent pas de procès pour « légaliser » leur assassinat.

On ne peut lire sans être bouleversé les dernières déclarations des accusés, en particulier celles de Radek ou surtout de Boukharine, essayant de philosopher sur la transformation d'un communiste en traître et lançant des formules à double sens suffisamment claires pour que la postérité comprenne la valeur de leurs aveux. Lorsqu'ils accablent Trotsky, dont certains furent parmi les proches, on sent une sorte de rage désespérée et admirative pour celui qui n'a jamais flanché : « il faut être Trotsky pour ne pas désarmer », s'écrie Boukharine.

Pierre Broué rappelle très opportunément qu'en 1935 Staline se préparant à frapper donne des postes de confiance à des jeunes qui font parler d'eux : Malenkov

est au secrétariat personnel de Staline, Khrouchtchev et Jdanov, nouvellement promu au Comité Central, sont chargés d'expliquer au public l'exclusion d'un des plus vieux compagnons de Staline, le Géorgien ENOUKIDZE, « politiquement dégénéré ».

Khrouchtchev n'avait pas encore songé à structurer son fameux noyau léniniste dans le Parti...

Ce livre doit être lu par les militants du Parti Communiste Français, puis on leur demandera de transposer, de changer les noms de troquer Moscou pour Paris et d'imaginer le P.C.F. au pouvoir avant la mort de Staline. Alors apparaîtra Marty avouant être flic depuis 1939, Prenant jurant qu'il avait triqué ses expériences, et Tillon décrivant minutieusement les préparatifs de l'assassinat de Maurice Thorez. Puis une salve de peloton retentira et le militant se verra rédiger une motion de félicitation au Comité Central pour avoir délivré le pays de ces chiens enragés.

Seul haussera les épaules celui qui n'a jamais voté de « motion de confiance » lorsqu'une brebis galeuse était exclue. En existe-t-il beaucoup ?

L. COUTURIER.

(1) Julliard, collection Archives.